

daient dans une pièce à côté du salon le moment de se montrer, ont fait leur entrée.

L'empereur a pris la main de la mariée, l'impératrice celle du marié, et on s'est dirigé en cortège vers une autre salle où l'intendant de l'armée a procédé au mariage civil.

Après les formules du code, il a fait une petite allocution très bien dite et dans laquelle il recommandait à la mariée d'aimer son mari et sa nouvelle patrie, sans pour cela oublier l'ancienne et le souvenir des bontés des Majestés mexicaines.

L'empereur et l'impératrice ont signé le contrat et l'acte de mariage, et après eux, toute l'assistance.

On s'est ensuite rendu, toujours en cortège, à la chapelle du palais où l'archevêque de Mexico a procédé au mariage religieux. Il a aussi fait aux époux une longue exhortation en langue espagnole. De la chapelle, on est retourné dans la salle du conseil. Le maréchal, sa femme et la famille de sa femme se sont retirés un instant dans une pièce voisine.

Pendant ce temps, l'empereur et l'impératrice ont fait le tour du salon, adressant la parole de temps en temps à ceux devant lesquels ils s'arrêtaient.

L'impératrice m'a dit que j'étais probablement depuis peu à Mexico, car elle ne me connaissait pas. Je lui ai répondu qu'en effet je venais de rentrer de l'intérieur où je courais les grands chemins depuis deux ans.

Le tour du salon terminé par Leurs Majestés, le maréchal et sa femme sont rentrés, et le cortège s'est

dirigé vers la salle à manger. Le déjeuner était excellent, les vins de premier choix, et mon appétit à la hauteur des circonstances.

J'ai fort apprécié cette partie essentielle de la cérémonie.

Au bout d'une heure on s'est levé de table, l'impératrice a embrassé la mariée, et chacun est rentré chez soi, comme dit la chanson.

L'impératrice a donné à la mariée une fort belle parure en diamants, et l'empereur l'hôtel qu'habite le maréchal. Au départ de celui-ci, l'ayuntamiento lui rachètera cet hôtel pour sept cent mille francs.

Une nouvelle qui n'est pas faite pour donner de la confiance à ceux qui n'en ont pas vient d'arriver à l'instant : c'est la prise d'Uruapan (dans le Michoacan) par les libéraux. La garnison, composée de trois cents Mexicains, a été faite prisonnière. Partout où il n'y a pas de Français, il n'y a que des échecs.

Adieu, je vous embrasse, et vous charge de mes commissions habituelles pour chacun.

H. L.

LXXV

Mexico, le 10 juillet 1865.

Le général Douay nous est arrivé le 2 de ce mois. Sa première entrevue avec le maréchal a été toute d'expansion.

Maintenant ces relations se sont considérablement refroidies, je ne sais à quel sujet. Je le déplore.

J'ai été au-devant du général Douay qui, le jour de son arrivée, a déjeuné avec nous. Comme bien vous le pensez, je l'ai remercié de son amabilité avec Marie et du bien qu'il lui a dit de moi. Le général s'est montré très-affectueux et m'a répondu qu'il n'avait dit que la vérité.

Le colonel Osmont, notre chef d'état-major, part avec le bateau qui vous portera cette lettre. Nous ne connaissons pas le motif de ce brusque départ qui doit être attribué à une cause toute personnelle.

Le lieutenant-colonel Boyer, que je connais depuis longtemps, et qui est le chef de cabinet du maréchal, est chargé de l'intérim de chef d'état-major général; et moi je vais être nommé sous-chef d'état-major général, en remplacement de Davenet qui retourne avec le général Douay.

Bien que je ne sois pas encore titulaire de ma nouvelle position, j'en ai néanmoins pris les fonctions, et j'ai déjà trouvé le moyen de me donner des bosses de travail.

C'est moi qui suis chargé de faire tous les rapports au ministre. Vous devinez quelle masse de paperasses il faut consulter pour cela. Aussi, pendant les trois ou quatre jours qui précèdent le départ de chaque courrier il faut m'atteler dès six heures du matin, et travailler sans relâche jusqu'à six ou sept heures du soir.

Le colonel Osmont travaillait beaucoup lui-même, tandis que son successeur aime assez le *farniente*. Il en résulte que toute la charge va m'incomber. Je

n'en ai pas peur parce que je suis capable de la supporter, et qu'avec l'initiative que je vais avoir, le travail sera intéressant.

Je suis effrayé du chiffre de mes appointements; mais ce qui vous étonnera c'est qu'avec cette grosse somme je ne serai guère plus riche que par le passé, attendu que j'aurai des secrétaires à payer, des fournitures de bureau à acheter, et que je serai obligé de donner à diner de temps en temps, car maintenant je suis une autorité importante.

Qui est-ce qui t'aurait dit, ma pauvre mère, que ton petit Henri deviendrait une autorité importante?

Mais je ferais bien l'abandon de cette autorité pour pouvoir retourner auprès de vous.

H. L.

LXXVI

Mexico, le 27 juillet 1865.

Je viens me reposer un peu avec vous après avoir terminé tout mon travail qui, cette fois, a été encore plus considérable que d'habitude en raison de tous les mouvements de troupes qui s'exécutent.

De plus, par suite du mauvais état des routes, le départ du courrier a été avancé d'un jour, et il m'a fallu travailler toute la nuit dernière.

Mais, comme je vous l'ai déjà dit, je ne me plains pas de cette surabondance de travail; j'y suis fait

maintenant et cela ne me fatigue plus; bien mieux, j'y prends un vif intérêt et j'éprouve une grande satisfaction à rendre ainsi des services réels.

Comme je le prévoyais, je suis au mieux avec mon chef d'état-major. Je le connais depuis longtemps et nos relations nouvelles ont encore augmenté la bonne opinion que nous avions l'un de l'autre.

Je ne vous parle pas de ce qui se passe ici. Vous lirez dans les journaux le compte rendu au ministre fait par moi. Seulement je vous avertis que j'ai un peu atténué l'affaire malheureuse des Autrichiens, et que j'ai augmenté le succès des Belges à Tacambaro.

Un fait dont les journaux ne feront sans doute pas mention, c'est la réapparition des bandes sur tous les points. Les troupes impériales mexicaines qui occupaient le Rio Bravo ont été obligées de se retirer à Matamoros. Le cours du fleuve est au pouvoir des dissidents qui vont et viennent sur les deux rives absolument comme s'ils étaient chez eux, et pourtant il y a sur la rive américaine 30,000 hommes commandés par le général Sheridan. De plus, ce corps d'armée doit être porté à 60,000 hommes.

Du moment où les Américains ne respectent pas le droit des gens qui consiste en ce cas à désarmer les troupes étrangères qui viennent sur leur territoire, on peut supposer qu'une aussi grande concentration de troupes n'est pas en notre faveur.

Comme je vous l'ai toujours dit, je suis bien convaincu qu'ils ne nous déclareront pas la guerre, mais ils feront tout leur possible pour nous contre-carrer et nous ennuyer, et le mal qu'ils peuvent

nous faire en agissant en dessous main est plus difficile à combattre que s'ils nous déclaraient franchement la guerre.

Un aussi fort rassemblement de troupes à notre frontière, soutenant les dissidents sans prendre la peine de s'en cacher, inquiète beaucoup, ralentit le zèle déjà si peu ardent des impérialistes, et donne confiance aux dissidents qui relèvent la tête partout où nous ne sommes pas.

Sans être pessimiste, je puis vous dire que la solution n'est pas proche, et que la route pour y arriver n'a encore été découverte par personne.

Le maréchal, je crois, cherche à maintenir la position par tous les moyens pour l'empêcher de craquer; il espère profiter d'un moment d'embellie pour tirer son épingle du jeu et rentrer en France.

L'empereur ne sait plus où donner de la tête.

Sa faiblesse lui fait peut-être plus de tort que son incapacité. Il a pour premier ministre un nommé Ramirez qui le trahit au vu et au su de tout le monde.

Cet homme, qui a été aux affaires sous tous les régimes, a une fortune scandaleuse provenant d'un pot-de-vin qu'il a reçu des Américains, lorsqu'il a conclu avec eux le traité de 1848 qui livrait aux États-Unis une partie du territoire mexicain.

L'empereur sait tout cela depuis longtemps; tout le monde le lui a dit. Mais comme Ramirez, qui n'est qu'un faux savant en archéologie, amuse Sa Majesté par des histoires, qu'il lui laisse croire qu'Elle-même est un savant que toutes les Académies se disputent, il a toujours tenu bon à son ministère.

Néanmoins il paraîtrait que le corps diplomatique,

et entr'autres le ministre de France, auraient déclaré à l'empereur qu'il fallait renvoyer Ramirez, ce qui a désespéré ce pauvre fantôme de souverain.

Il est actuellement descendu si bas dans l'opinion publique, et a tellement perdu la confiance qu'on avait mise en lui lors de son arrivée, que je regarde comme impossible qu'il se relève.

Du reste il ne l'essayera pas, car il ne trouverait pas les ressources en lui-même et il n'est entouré que d'incapacités parasites.

Tout ce qui a un peu de valeur dans son entourage le trahit, et il ne le voit pas.

Gardez tout cela pour vous. Du moment où nous ne pouvons empêcher le mal, il est inutile de le mettre au jour, ce qui ne ferait que l'augmenter.

H. L.

LXXVII

Mexico, le 25 août 1865.

Bien que, par suite des événements qui se passent, mon travail soit augmenté et qu'il m'arrive par exemple, comme cela a lieu depuis trois jours, de me mettre à la besogne à six heures du matin et de ne pas encore avoir terminé à sept heures du soir, je continue à être enchanté de ma position. D'abord j'acquies une grande capacité de travail, chose très importante et qu'on ne peut obtenir que dans

certaines circonstances. Ensuite, par le fait de mes occupations qui touchent non seulement à toutes les branches militaires, mais encore à l'administration et à la politique, j'apprends beaucoup. C'est pour moi une excellente école où je me romps à tout, et me mets à même de n'être embarrassé par aucune question à l'avenir.

Si je suis content pour mon compte, je ne le suis guère pour ce qui regarde les affaires du Mexique. De la part du gouvernement c'est toujours la même impétuosité : personne maintenant n'a plus la moindre confiance.

Ceux qui ne sont pas contre le gouvernement restent neutres, de sorte qu'ici il n'y a pas de point d'appui autre que nous.

Partout les bandes reparaissent. A chaque instant des préfets et des sous-préfets, avec les gardes rurales qu'ils ont organisées et auxquelles nous avons donné des armes, font des pronunciamientos et crient : Mort à Maximilien ! Vive la liberté ! Vive la République ! Les bandes reviennent dans les régions pacifiées.

Les Autrichiens ont subi deux échecs très graves dans le Oajaca ; ils ont eu deux détachements d'une soixantaine d'hommes chacun complètement détruits.

Cette province, où l'ordre régnait, est maintenant bouleversée ; nous craignons même pour la ville de Oajaca où il n'y a presque pas de garnison.

Le général autrichien de Thun, qui avait la garde de cette province, a enlevé, contre l'avis et la volonté du maréchal, la plus grande partie des troupes autrichiennes qui s'y trouvaient pour aller faire une

expédition dans le Huesteca, au nord de Puebla, où depuis deux mois il n'a pas avancé d'un pas; il a eu aussi de ce côté un détachement complètement détruit.

Le télégraphe nous apprend en outre qu'ils viennent de subir un nouvel échec dans les environs de Jalapa.

Nous attendons les détails.

Les Autrichiens, et particulièrement leur chef le général de Thun, entraînés par leur morgue et leur orgueil, ont voulu faire les malins. Ils ont cru non seulement qu'ils pouvaient se passer de notre expérience, mais encore ils ont voulu échapper à l'action du maréchal, et rester indépendants dans la circonscription qu'il leur avait donnée à garder.

Le seul but du général de Thun a été d'en arriver là. En flattant l'amour-propre national de l'empereur, il s'en est fait un appui non équivoque.

Devant cette résistance latente, le maréchal n'a pas voulu casser les vitres; il a été obligé de lâcher la courroie, et de laisser à de Thun beaucoup plus d'initiative que ne le comportent son intelligence et ses connaissances de la guerre.

Après les événements qui viennent de s'accomplir, le maréchal a été forcé de reprendre toute son autorité, et de donner des ordres impératifs à de Thun, qui doit être d'autant plus blessé dans sa vanité et son amour-propre national que nous l'avions prévenu de tout ce qui arrive.

La présence des Américains sur le Rio Bravo est toujours pour nous une épée de Damoclès. Le maréchal a pris toutes ses précautions contre une invasion de leur part.

Bien que nous soyons fort peu nombreux, nous leur donnerons cependant du fil à retordre, ils le savent bien. Aussi ma conviction est qu'ils ne nous attaqueront pas. Seulement ils foulent aux pieds le droit des gens le plus ouvertement possible.

Ils offrent asile sur leur territoire aux bandes dissidentes, donnent des fêtes aux officiers de Juarez, capturent les petits bateaux mexicains qui sont sur le Rio Bravo, et réorganisent les bandes en leur envoyant des armes et des nègres.

C'est ainsi qu'une troupe mexicaine de huit cents hommes, qui avait escorté un convoi du commerce de Matamoros à Monterey, a été complètement détruite en s'en retournant à Matamoros.

En parallèle de cette conduite, nous nous tenons sur la plus grande réserve à l'égard des Américains du Sud qui veulent former des bataillons séparés dans la Légion étrangère. Nous ne les admettons qu'individuellement, et on les répartit dans les bataillons déjà formés.

Cette mesure les arrête, et les dégoûte de prendre du service.

Nous nous privons ainsi de bons soldats pour ne pas donner le moindre prétexte aux Américains du Nord qui n'en deviennent que plus insolents. Ils savent qu'en France la guerre du Mexique n'est pas populaire, et que l'empereur n'osera pas leur déclarer la guerre.

Ils espèrent ainsi nous tenir indéfiniment dans l'ornière. Cet état de choses est intolérable.

Tout à vous.

H. L.

LXXVIII

Mexico, 9 octobre 1863.

Je tiens ma promesse et vous envoie deux de mes photographies.

Elles ne sont pas aussi bien que je l'aurais voulu ; mais, ma foi, je n'ai pas eu le temps de les faire recommencer avant le départ du courrier, et puis aussi cela coûte trop cher. J'en ai fait faire deux douzaines pour 18 piastres, autrement dit 90 francs. Vous voyez qu'on ne travaille pas pour rien à Mexico.

Et encore, d'après ma photographie, vous allez croire que je suis devenu tout gris. Rassurez-vous, il n'en est rien ; j'ai toujours la même chevelure, et si le sommet de la tête paraît blanc, c'est qu'il venait une lumière trop éclatante du châssis au-dessous duquel j'étais placé.

J'envoie aussi une de mes photographies à l'impératrice du Mexique, qui désire avoir les portraits de tous les officiers qui ont été invités à dîner le 15 août à Chapultepec.

C'est probablement pour conserver notre souvenir sans être obligée de nous inviter de nouveau, ce qui déjà se pratique.

Les officiers autrichiens et belges qui sont à Mexico sont tous invités sans exception à chaque

réception, tandis que dans les salons du palais on cherche en vain les uniformes français. Nous en rions, mais néanmoins cela produit mauvais effet dans le public.

Notre position ne s'améliore guère. Les Américains font toujours les rodomonts. Ils ont sur le bord du Rio Grande à Bronswille et sur les points voisins, une armée de 25,000 hommes qui, à ce qu'il paraît, est parfaitement organisée.

Les officiers ont pour seul sujet de conversation la guerre qu'ils vont entreprendre contre nous, et la facilité avec laquelle ils vont nous jeter à la mer. Les malheureux, ils ne savent pas que pour arriver seulement à nous entamer il leur faudrait trois fois plus de forces.

Du reste, je ne crois nullement à leur intention de nous déclarer la guerre ; le gouvernement américain fait simplement courir ce bruit pour entretenir l'inquiétude, et empêcher que nous puissions établir quelque chose de solide. Ils nous font bien plus de mal ainsi.

Quant à Maximilien, il se prépare à faire un voyage d'agrément dans le Yucatan.

Le moment est vraiment bien choisi : si, comme on le dit, les Américains arrivent, il faut que le maréchal sorte de Mexico ; si, au contraire ils ne viennent pas, le maréchal veut faire l'expédition du Guerrero.

La capitale restera donc abandonnée à elle-même, ou bien le maréchal sera obligé de renoncer à ses opérations militaires, pour un voyage d'agrément de Sa Majesté.

On dirait vraiment que l'empereur fait tout ce qu'il peut pour qu'on le croie plus incapable encore qu'il ne l'est.

Maintenant on ne s'en tient pas là; quand on est lancé dans les conjectures, on ne s'arrête pas facilement : on fait courir le bruit que le voyage en Yucatan est une fuite déguisée, et qu'il ne reviendra pas à Mexico.

Il n'y a pas la moindre créance à accorder à ce bruit. Peut-être est-ce malheureux, car je commence à être de l'avis de ceux qui disent que le plus grand service que pourrait nous rendre Maximilien serait de s'en aller.

Vous devez déjà savoir que le général Osmont revient avec toute sa famille.

Il m'a écrit une longue lettre pour me charger d'une foule de commissions et de préparatifs pour son arrivée.

Nous ne l'attendons à Mexico que vers la fin de novembre, tandis que Boyer part le 20 de ce mois.

Je vais donc faire l'intérim de chef d'état-major général pendant plus d'un mois. Cela ne m'effraie pas le moins du monde, car maintenant je connais mon affaire à fond.

Je vous embrasse de tout cœur.

H. L.

LXXIX

Mexico, 24 octobre 1865.

J'ai reçu tant de lettres par le dernier courrier que je ne sais par qui commencer pour y répondre. Dans la crainte que ma perplexité ne dure jusqu'à la levée, je vous écris d'abord, ensuite je passerai à Bibesco qui m'a écrit une bonne et longue lettre, et à M^{me} Cornu qui m'a aussi écrit, mais qui avait confié sa lettre à un officier du génie qui est resté plus de quinze jours avant de me l'apporter.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, le général Osmont revient, mais il ne revient pas seul. Il amène avec lui un chef d'escadrons et un lieutenant-colonel qui vient me dégommer de mes fonctions de sous-chef d'état-major général, ce que je regrette, non au point de vue de l'importance de cette position, mais en raison de l'intérêt que m'inspirait le travail dont j'étais chargé et des services que je pouvais rendre.

L'arrivée du lieutenant-colonel Bonneau du Martray, mon successeur dans les fonctions de sous-chef, tout en m'étant désagréable, comme vous le pensez, m'ouvre cependant la facilité de rentrer, ce qui est une compensation plus grande que le détrimement.

Seulement, en prévision de la guerre avec les Etats-Unis, de l'expédition à faire dans le Guerrero, je ne puis demander à partir maintenant.

Si, comme je le crois, les Etats-Unis nous laissent tranquilles, on fera l'expédition du Guerrero dans le courant de décembre; elle sera terminée vers le mois de mars; je pourrai alors prendre, si rien ne s'y oppose, le paquebot du 15 avril, et être auprès de vous le 15 mai, autrement dit dans six mois. Je ne veux pas penser à cette époque, parce qu'alors je trouverais le temps trop long, et je ne pourrais plus tenir en place.

Vous avez une soif insatiable de détails sur mon genre de vie. Cependant je vous ai donné à cet égard tous les renseignements possibles.

Je vous ai déjà dit que chaque jour je suis à mon bureau depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, et que je travaille même en déjeunant.

A cinq heures et demie, je monte à cheval et vais me promener au Paseo. Après mon diner, je vais passer la soirée soit au théâtre, soit dans quelques réunions d'officiers, ou dans la famille dont je vous ai parlé.

Je réponds à la question que vous m'avez déjà faite plusieurs fois, dans quelle langue je parle à cette famille? En espagnol, que je suis loin de parler purement faute d'exercice, mais que je sais assez pour pouvoir me faire bien comprendre.

Vous verrez par les journaux que, cette quinzaine, je n'ai annoncé que de bonnes nouvelles au ministre.

Le colonel Mendez a pris Arteaga que nous avons pourchassé si longtemps, et Salazar, mon ancien ennemi de Los Reyes.

Il les a fait fusiller tous les deux à Uruapan.

M. Langlais est arrivé au Mexique. Il est encore tout abruti des mauvais chemins qu'il a eu à traverser et de la peur que lui ont faite les guerilleros, car il a débarqué deux jours après l'attaque du chemin de fer, et l'assassinat de nos pauvres soldats.

Quant à ses désillusions financières, elles sont encore plus grandes.

Quand donc se figurera-t-on, en France, qu'un homme, quel que soit son génie, ne peut rien ici?

Ce sont des institutions qu'il faut, et pour les établir et les appuyer, il faut disposer d'une grande force.

Il faut ici 60,000 Français; sans cela, pas de salut!

J'ai été tellement dérangé que je n'ai plus le temps de me relire. Je vous embrasse.

H. L.

LXXX

Mexico, le 9 novembre 1865.

C'est aujourd'hui que je suis investi des fonctions de chef d'état-major général, que je conserverai jusqu'à l'arrivée du général Osmont.

Le colonel Boyer est parti ce matin, et m'a laissé pas mal de choses en retard qu'il faut mettre à jour.

Je n'ai donc que bien peu de moments à vous consacrer cette fois.

Je vois, d'après votre lettre, que vous connaissez déjà le retour du général Osmont. Mais ce que vous ne savez pas, et ce que je vous apprend dans mon dernier courrier, il ramène avec lui le lieutenant colonel Bonneau du Martray qui sera sous-chef.

Dans mes fonctions de sous-chef, j'étais en évidence, et comme je les remplissais à la satisfaction du maréchal et du chef d'état-major, le colonel Boyer, il est probable que le maréchal m'aurait poussé et aurait voulu me faire regagner, dans la mesure possible, le temps perdu.

Au point de vue de mon avenir, c'est un dommage sans doute, mais pas aussi grand que vous le pensez. Il paraît que l'appétit vous était venu en mangeant.

Mazette! comme vous y allez! Être proposé pour lieutenant-colonel à la fin de l'année prochaine lorsque je suis le plus jeune des cinq chefs d'escadrons qui sont ici, et dont pas un ne figure au tableau d'avancement.

Loin de m'affliger de l'arrivée du colonel Bonneau, je m'en réjouis parce qu'elle me permet de rentrer au mois d'avril.

J'attends jusqu'à cette époque pour laisser les événements se débrouiller, et faire encore la campagne du Guerrero qui me donnera des droits à la croix de Guadalupe à laquelle paraît tenir mon père.

A propos, pendant que j'y pense, je vous dirai que le jeune homme de Metz auquel vous vous intéressez n'a pu être retrouvé malgré toutes les recherches que les consuls du Yucatan et de Carmen ont faites à ma demande.

Du reste, pour qui est dans ce pays, ce fait n'a rien

d'étonnant. Ici, on meurt, on est assassiné au coin d'un bois; les zopilotes vous mangent les yeux et la figure, les renards et les chacals le reste du corps, et tout est dit. Il n'y a pas d'identité possible à rechercher.

H. L.

LXXXI

Mexico, le 27 novembre 1865.

Je profite de quelques minutes qui me restent après mon travail de la journée pour vous écrire un peu aujourd'hui, dans la crainte de ne pouvoir le faire demain, jour du départ du courrier.

Dans ma dernière lettre je vous disais que je n'allais pas tarder à prendre les fonctions de chef d'état-major général.

C'est ce qui a eu lieu, en effet, le 9 du courant. Depuis ce jour, c'est sur moi que tout roule. Par le fait de mes précédentes fonctions de sous-chef et de mes relations avec le colonel Boyer qui, ayant en moi la plus grande confiance, me laissait tout diriger, j'étais naturellement au courant de toutes les questions dont j'avais suivi tous les fils. Aussi n'ai-je encore été embarrassé pour rien.

Jusqu'à présent, chance inouïe, je n'ai pas eu le moindre accroc, tout marche comme sur des rou-